

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

III

— C'est cependant ce que fit don Fernando. Ecoutez-moi : un jour, c'était, le 17 octobre 1771, entre six et sept heures du soir, don Fernando se trouvait en compagnie de plusieurs de ses

— Aimes-tu toujours dona Luisa de Sandoval ?
 — Pourquoi cette question ? répondit don Fernando.
 — Parce que, reprit don Sylvio, il n'est bruit à la cour que de ton mariage prochain avec la belle dona Luisa de Sandoval ?
 Don Fernando haussa dédaigneusement les épaules.
 — Cher ami, dit-il avec une mordante ironie, dona Luisa



Le chien posa ses pattes de devant sur la cuisse droite du soldat et se laissa caresser.

amis et compagnons de débauche, dans un « ordinaire, » où les jeunes gens, appartenant aux premières familles de la cour du vice-roi, avaient coutume de se réunir.

On parlait des nouvelles de la guerre, des récentes courses de taureaux, et surtout des femmes; chacun célébrant ses maîtresses plus ou moins anonymes, et déchirant sans pitié la réputation des dames les plus vertueuses de la cour et de la ville; ainsi que malheureusement cela arrive toujours entre jeunes gens faufarons de vices pour la plupart, et qui prétendent se surpasser les uns les autres, en s'attribuant des conquêtes le plus souvent imaginaires, un de ces jeunes gens, nommé don Sylvio de Marina, dit tout à coup don Fernando :

est une charmante enfant qui m'aime trop pour me rien refuser, et qui, depuis longtemps, ne songe plus à un mariage qui n'ajouterait rien à son bonheur !

— Oh ! oh ! s'écrièrent tous les jeunes gens à la fois ; dona Luisa est une jeune fille chaste et pieuse, dont le nom ne devrait pas être prononcé ici.

— Vous croyez ? fit dédaigneusement don Fernando.

— Cher ami, reprit don Sylvio de Marina avec véhémence, dona Luisa de Sandoval est un ange, elle est fiancée à don Henrique de Luna, elle l'aime et elle l'épousera dès que son père sera de retour à Mexico ; sans doute, abusant de ce que ton père

est son tuteur, tu as tenté de la séduire, la honte d'avoir échoué, te fait probablement parler ainsi; ta conduite est infâme; si don Henrique savait que tu parles ainsi de sa fiancée, il te châtierait; je suis son ami, je ne souffrirai pas que tu continues sur ce ton.

— Tu commenceras, toi, don Sylvio, par me rendre raison des paroles que tu viens de prononcer, s'écria don Fernando en rougissant de colère.

— Soit, répondit don Sylvio, je suis prêt à faire ta partie, tu ne m'effrayes pas, don Fernando; mais avant de croiser mon épée avec la tienne, j'entends que tu nous donnes une preuve certaine, incontestable, de ta liaison intime avec dona Luisa de Sandoval.

— Cela est juste, dit alors un colonel qui se trouvait là, nul n'a le droit de déshonorer publiquement une fille de grande maison, dont jusqu'à ce jour la réputation a été immaculée.

— Qu'à cela ne tienne, cette preuve que vous me demandez je vous la donnerai tellement éclatante que le doute ne sera plus possible.

— Quand cela? demanda don Sylvio de Marina.

— Demain à dix heures du soir, trouvez-vous tous calle de los Plateros, en face du palais de Sandoval; à un signal fait par moi, une fenêtre s'ouvrira, une échelle de soie sera jetée par dona Luisa elle-même, je monterai, et pendant une heure je resterai avec la belle et chaste enfant, fit-il en ricanant; cette preuve est-elle suffisante? ajouta-t-il avec ironie.

— Oui, répondirent tous ces jeunes fous d'une seule voix.

— Mais en descendant du balcon nous croiserons nos épées, reprit don Fernando en s'adressant à don Sylvio.

— Tu promets trop pour tenir, répondit railleusement le jeune homme, je serai à tes ordres.

Le lendemain, 18 octobre, à dix heures du soir, une vingtaine de jeunes gens, parmi lesquels se trouvait don Sylvio, étaient blottis dans l'enfoncement des portes devant le palais de Sandoval; don Fernando arriva à cheval; il mit pied à terre, jeta la bride à son valet, et s'adressant à ses amis qu'il savait être là cachés dans l'ombre :

— Vous y êtes tous? dit-il.

— Tous, répondit-on à voix basse.

— Alors, regardez.

Il frappa trois fois dans ses mains; presque aussitôt une fenêtre s'ouvrit, et une femme se montra, et d'une voix basse, tremblante et inarticulée elle murmura :

— Est-ce vous, don Fernando?

— Oui, mon amour, répondit le jeune homme.

La femme attacha une échelle au balcon, en jeta l'extrémité dans la rue et se retira; don Fernando escalada aussitôt le balcon, retira l'échelle et se pencha au dehors :

— A bientôt caballeros! dit-il avec un accent de triomphe.

— Ce n'est pas la fenêtre de l'appartement de dona Luisa, dit don Sylvio d'une voix railleuse.

Don Fernando disparut sans répondre et referma la fenêtre avec fracas, après être entré.

— Cet homme vient de jouer une odieuse comédie, reprit don Sylvio de Marina, suivez-moi, caballeros, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Où nous conduisez-vous? demanda un des jeunes gens.

— A la chapelle du palais de Sandoval, caballeros, répondit le jeune homme.

Ses amis s'inclinèrent et le suivirent.

Aussitôt que la fenêtre avait été refermée, don Fernando s'était trouvé dans une obscurité complète; après avoir fait trois ou quatre pas à tâtons, le jeune homme s'était arrêté et avait dit à voix basse :

— Oholita, es-tu là? ainsi se nommait la camériste de confiance de la jeune fille.

— Oui, monseigneur, avait répondu doucement une voix de femme un peu tremblante.

— Pourquoi cette obscurité?

— Parce que tout le monde dort dans le palais, monseigneur.

— Bien, as-tu exécuté mes ordres?

— Oui, monseigneur, j'ai versé dans l'eau de neige que dona Luisa boit tous les soirs en se couchant le contenu du flacon que vous m'avez remis ce matin.

— Très bien, Cholita, je te récompenserai généreusement, tu es une bonne fille.

La servante soupira, mais elle ne répondit pas.

— Tu trembles, je crois, as-tu donc peur près de moi, folle enfant? reprit don Fernando; ainsi dona Luisa dort?

— Elle s'est endormie aussitôt après avoir bu.

— Allons, je vois que l'on ne m'a pas trompé et que l'opium était bon. Donne-moi ta main et conduis-moi jusqu'à sa chambre; cette fois je triompherai de cette hautaine beauté, ajouta-t-il, on ne me résiste pas impunément!

En ce moment, toutes les portes s'ouvrirent, une clarté éblouissante inonda la pièce, et don Fernando reconnut qu'elle était remplie de dames et de cavaliers, au nombre desquels se trouvaient son père, don Carlos de Tordesillas, don Henrique de Luna, dona Carmen de Sandoval et dona Luisa elle-même. Mais au lieu de se troubler, don Fernando éclata de rire et dit en ricanant :

— Allons, c'est bien joué! je suis pris; j'ai été trahi, mais par qui? ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

— Silence! don Fernando, dit d'une voix haute et fière don Henrique en faisant un pas en avant.

— Venez-vous donc me réclamer votre fiancée, senor? dit-il d'un ton hautain, vous vous êtes trop pressé, j'eusse préféré ne vous rencontrer que dans une heure, ajouta-t-il avec ironie.

— Vous êtes un infâme, don Fernando! reprit don Henrique avec énergie.

— Ceci veut du sang! s'écria le jeune homme en portant la main à son épée et pâissant de colère.

— Oui, reprit froidement don Henrique, cette insulte veut du sang, tout sera réglé, soyez tranquille; mais avant tout, vous avez déshonoré une jeune fille pure et chaste devant vos amis, en la faisant passer pour votre maîtresse, et vous les avez amenés devant ce palais, pour qu'ils vous voient y pénétrer par une fenêtre, en amant auquel on a plus rien à refuser; cette tache, faite à l'honneur d'une femme, êtes-vous prêt à l'effacer en lui rendant l'honneur que vous prétendiez lui voler? en un mot voulez-vous l'épouser?

— Eh quoi? fit-il en riant, vous consentiriez aussi bénévolement à jeter votre fiancée dans mes bras?

— Oui, pour lui rendre l'honneur! dit-il d'une voix ferme, Un murmure flatteur des assistants accueillit ses nobles paroles.

— C'est on ne peut plus chevaleresque, reprit-il toujours railleur, et vous, noble dame, consentez-vous à cette union? Vous

ne répondez pas, qui ne dit mot consent ; eh bien ! soit, j'accepte ; et maintenant me laisserez-vous sortir ?

— Un instant, dit don Henrique, vous ne nous échapperez pas ainsi, caballero ; ce mariage aura lieu tout de suite, le prêtre attend.

— Allons ! allons ! tout était réglé d'avance à ce qu'il paraît ; j'ai donné tête baissée dans un joli traquenard !

— Refusez-vous, reprit don Henrique.

— Non pas, mon jeune maître ; j'accepte au contraire, plus tôt ce sera fini mieux cela vaudra, répondit-il avec hauteur, et prenant la main de la tremblante jeune fille : Venez, Senora, lui dit-il d'une voix sourde.

Et fier et railleur, il quitta la pièce suivi de tous les assistants confondus d'un aussi hideux cynisme.

La chapelle était resplendissante de lumière, don Fernando reconnut groupés un peu à l'écart, les amis que lui-même avait convoqués pour assister à son triomphe, et qui devenaient aussi témoins de sa honte.

Don Fernando était en proie à une rage froide ; la honte d'avoir été pris comme un niais dans le piège que lui-même avait tendu le rendait fou : c'était en vain et malgré sa puissance sur lui-même qu'il essayait de paraître calme ; il ne parvenait pas à y réussir ; il roulait dans son esprit les projets les plus sinistres, et n'écoutait que d'une oreille distraite, et sans y rien comprendre, les paroles et les exhortations pieuses du digne prêtre qui officiait.

La cérémonie nuptiale s'achève sans être troublée par aucun incident fâcheux, et sans que le nouveau marié parût en avoir bien conscience.

On sortit lentement et avec recueillement de la chapelle, aux dernières vibrations mélancoliques de l'orgue.

Arrivé sous le péristyle où chacun s'était groupé sans ordre, ainsi que cela se passe ordinairement à la fin d'une cérémonie religieuse, don Fernando de Tordesillas se redressa fièrement et lançant un regard de défi aux gentilshommes dont il était entouré, et dont la plupart étaient ses amis :

— Faites-moi place, caballeros, dit-il d'une voix impérieuse. Je me suis assez donné en spectacle cette nuit pour satisfaire toutes les exigences de votre curiosité ; il est temps que je me retire ainsi que cette femme que vous m'avez contraint d'épouser et qui est la mienne à présent ! allons, senora, suivez-moi, ajouta-t-il avec violence.

En parlant ainsi il la saisit brutalement par le bras, et l'at tira si brusquement à lui, que la jeune fille, tremblante de terreur, poussa un cri de douleur, trébucha, se renversa en arrière et serait tombée sur les dalles, si sa mère ne l'eut retenue dans ses bras.

— Oh ! quel honte, caballero ! s'écria dona Carmen, en montrant d'un geste navrant sa fille évanouie qu'elle serrait contre son cœur.

— N'implorez pas cet homme, senora, dit une voix vibrante avec un accent de mordante ironie, le libertin bafoué se change en bourreau, c'est dans l'ordre !

— Ah ! c'est encore vous, don Henrique ! s'écria don Fernando, dont le visage devint livide, est-ce une leçon ?

— Peut-être ? répondit fièrement le jeune homme, dans tous les cas elle serait méritée !

Don Fernando, sans répondre, dégaina son épée et fit un pas vers lui.

— Ne me tentez pas ! reprit le jeune homme, maintenant

quo vous avez, malgré vous, rendu l'honneur à celle que vous prétendiez flétrir, rien ne m'empêcherait de vous châtier, car vous êtes plus vil et plus infâme que le dernier des « leperos, » vous qui vous vengez sur une femme !

Don Fernando repoussa brusquement dona Carmen.

— C'en est trop, s'écria-t-il, défends-toi, misérable ! si tu ne veux pas que je te tue comme un chien !

— Ici, devant la porte ouverte de cette chapelle, presque dans le sanctuaire du sauveur des hommes ?

— Que m'importe cela ! reprit don Fernando en grinçant des dents, défends-toi, te dis-je.

— Vous le voulez ?

— Je l'exige ! s'écria-t-il en brandissant son épée avec rage.

— Caballeros, dit don Henrique d'une voix profonde, que pas un de vous ne se retire, soyez tous témoins du châtiment de cet homme ; ce combat n'est pas un duel, c'est le jugement de Dieu ! priez pour lui !

En prononçant ces derniers mots il tomba en garde, les deux épées se croisèrent aussitôt et la lutte commença, furieuse, acharnée, à la lueur blafarde de la lune nageant dans l'éther.

Tous les gentilshommes formaient un cercle épais autour des combattants ; un peu à l'écart le prêtre et les dames agenouillés sur les dalles, priaient avec ferveur ; appuyé contre une colonne, les bras croisés sur la poitrine, les traits convulsés par la douleur, don Carlos de Tordesillas fixait ses yeux hagards sur son fils, sans songer à essuyer les larmes qui coulaient lentement le long de ses joues ; dona Carmen, agenouillée près de sa fille toujours évanouie et soutenue par deux jeunes filles, essayait de la faire revenir à elle.

Un silence de plomb planait sur cette foule attentive et inquiète ; on n'entendait d'autre bruit que le froissement sec et sinistre des épées et la respiration haletante des combattants.

Tout à coup l'épée de don Fernando vola en l'air et celle de son adversaire s'enfonça jusqu'à la garde dans sa poitrine.

Don Fernando ne jeta pas un cri, ne poussa pas un soupir, il tomba sur la face et ne bougea plus ; l'épée de don Henrique lui avait traversé le cœur ; il avait été foudroyé.

Séance tenante, à la demande de don Henrique, procès-verbal fut dressé des événements survenus pendant cette nuit sinistre, et signé par tous les assistants, même par don Carlos de Tordesillas, malgré ses efforts pour se soustraire à cette suprême satisfaction, donnée à l'honneur et à la loyauté de don Henrique.

Dona Luisa se retira dans le couvent des dames du Rosaire, où elle resta pendant deux ans ; mais comme certaines calomnies commençaient à être colportées sur son compte, don Henrique autant pour les faire taire, que pour se conformer aux intentions manifestées par don Lucio de Sandoval dans son testament et surtout parce qu'il aimait toujours dona Luisa, qui, de son côté, avait conservé son amour au fond de son cœur comme une précieuse relique, don Henrique l'épousa ; non pas à Mexico, mais à la Puebla de los Angeles, où il se fixa définitivement.

Voilà, cher don Estevan, l'histoire véritable de dona Luisa Perez de Sandoval, mon aieule ; toutes les preuves sont entre mes mains ; je termine ici ce trop long récit ; la vie de dona Luisa après son mariage avec don Henrique, s'étant tout entière concentrée dans l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, n'offre plus rien de saillant et qui mérite d'être rapporté.

IV

Le récit fait par don Luis Perez avait été long, ce ne fut que lorsqu'il fut terminé que les deux amis s'appergurent, à leur grande surprise, que la journée était avancée et qu'il était déjà près de quatre heures de l'après-dîner.

— Je vous remercie du fond du cœur, dit don Estevan, d'avoir consenti à céder à ma prière et à me faire connaître enfin la vérité que, jusqu'à ce moment, je dois vous l'avouer franchement, j'avais complètement ignoré, en ce sens que, bien que tous les événements que vous avez racontés soient exactement les mêmes dans la version qui m'avait été faite et dans celle que vous m'avez rapportée, les deux se trouvent cependant complètement différentes.

— Comment cela est-il possible ? dit don Luis en souriant, j'avoue que je ne vous comprends pas, mon ami.

— C'est que je me suis mal expliqué, mon frère ; je veux dire que, bien que tous les faits soient rigoureusement les mêmes dans les deux versions, la mienne et la vôtre, et que par conséquent les deux soient vraies, cependant, la différence est énorme entre elles, parce que les rôles ont été tout simplement intervertis en ce sens que tout ce que vous attribuez à don Henrique dans votre récit, est dans le mien attribué à don Fernando ; que les intentions de don Lucio de Sandoval sont également travesties, de façon que don Henrique de Luna devient tout naturellement le traître et le scélérat, et que don Fernando de Tordesillas joue, lui, le beau rôle, et se trouve être le galant homme !

— Cela est odieux ! s'écria don Luis avec indignation ; je me réjouis maintenant des précautions prises par mon aïeul pour confondre la calomnie ; mais, ajouta-t-il en se reprenant, malheureusement ces précautions ont été inutiles ; la calomnie a suivi sourdement son chemin, et la tache faite à l'honneur de notre famille y demeurera perpétuellement marquée ; à quoi bon avoir entassé toutes ces preuves de notre loyauté et de l'infamie de nos ennemis ? ces événements se sont passés il y a plus d'un siècle ; la noble maison de Sandoval, pour laquelle nous nous sommes sacrifiés, n'existe plus ; les Tordesillas sont plus puissants que jamais : leur haine implacable s'est fait lourdement sentir contre nous ; aujourd'hui nous sommes vaincus, contraints de nous cacher, de changer jusqu'à notre nom pour échapper à ces ennemis qui ont juré notre perte ; mieux vaut souffrir l'adversité avec un cœur ferme et résolu, accepter sans nous plaindre les arrêts cruels de la providence, courber la tête, et se résigner, puisque tous les moyens de prouver notre innocence et notre loyauté nous sont enlevés par l'extinction de la noble famille à l'honneur de laquelle nous nous sommes si généreusement sacrifiés.

— Etes-vous donc bien sûr que la famille de Sandoval soit complètement éteinte ?

— Je n'en suis que trop certain, mon ami, le « San-José » sur lequel s'était embarqué à Cadix le jeune don Pancho de Sandoval, le dernier héritier de cette maison, pour revenir au Mexique, a disparu sans que, malgré les plus longues et les plus minutieuses recherches, don Henrique de Luna et son fils après lui, aient réussi à retrouver ses traces ; ce n'est pas après un siècle, que ces recherches pourraient aboutir ; il faut donc renoncer à connaître jamais le sort de l'infortuné fils de don Lucio de Sandoval, et à confondre nos ennemis.

— Les voies de la Providence sont impénétrables, frère, souvent c'est précisément lorsque tout espoir est perdu que la vérité se dévoile tout à coup éclatante.

— C'est vrai, murmura le jeune homme, mais songez qu'un siècle nous sépare de la disparition de don Pancho de Sandoval.

— C'est juste, aussi don Pancho est certainement mort mais peut-être a-t-il laissé des enfants, des héritiers ?

— Je ne puis le croire ; don Pancho de Sandoval n'avait aucun motif pour se cacher et abandonner le Mexique.

— Peut-être, mon ami ; qui vous dit par exemple que trompé par les calomnies odieuses de don Carlos de Tordesillas, don Pancho, très jeune encore et n'ayant aucune expérience du monde, désespéré par la trahison supposée de don Henrique, et voulant venger la mort de son père causée par le désespoir du déshonneur de sa fille, n'est pas revenu incognito au Mexique, et se joignant ou plutôt associant sa haine à celle de don Carlos de Tordesillas, ne l'a pas aidé dans ses projets de vengeance contre votre famille ?

— Oh ! si cela était, don Estevan, ce serait le comble de l'impudeur et de l'infamie de la part de la famille de Tordesillas ! mais non, cela est impossible, si criminel que fût cet homme, une pensée aussi monstrueuse n'a pu germer dans son esprit !

— Le désir de la vengeance est bien puissant dans le cœur d'un Espagnol, mon frère : presque tous nous avons du sang maure dans les veines ; la vengeance est dit-on le plaisir des dieux, pourquoi ne serait-elle pas aussi celui des hommes de notre race, dont le cerveau est sans cesse enflammé par les ardents rayons d'un soleil tropical ?

— Oui, j'en conviens, ces suppositions que je n'avais jamais songé à faire, tant j'avais foi dans la droiture et la loyauté proverbiale des Sandoval, ne manquent pas d'une certaine logique ; mais en admettant même que les choses se fussent passées ainsi, pourquoi au lieu de disparaître et de se faire passer pour mort, don Pancho n'est-il pas venu franchement trouver don Henrique, s'expliquer avec lui, interroger tout au moins sa sœur dona Luisa ? il aurait appris la vérité alors.

— Eh ! frère ! c'était précisément cette vérité qu'il importait à vos ennemis de lui cacher ; sans doute tout a dû être mis en œuvre pour y parvenir ; le départ de don Henrique pour la Puebla avec dona Luisa aura été tourné contre lui, exploité et représenté comme une fuite ; on aura caché au jeune homme ignorant et aveuglé par sa haine, la résidence de votre aïeul ! que sais-je encore, tous les moyens auront été employés pour le tromper, et tous les moyens sont bons pour certaines gens, lorsqu'il s'agit de réussir à atteindre la vengeance qu'ils convoitent.

— Oui, vous avez raison, répondit-il avec accablement ; les choses ont dû se passer ainsi.

Il tomba alors dans de tristes et profondes réflexions, don Estevan l'examinait à la dérobée avec une fixité singulière.

— Bah ! reprit le jeune homme après un instant en secouant la tête à plusieurs reprises, laissons cela ; à quoi bon s'obstiner à chercher la solution d'un problème insoluble ? adorons les secrets terribles de la Providence et résignons-nous ; j'ai fait ce que vous désiriez, frère, c'est à votre tour à me raconter votre histoire, et à me dire pourquoi vous me haïssez ainsi que vous me l'avez si franchement avoué hier, lorsque j'ai été assez heureux pour vous rencontrer.

— Et me sauver la vie, je ne l'oublie pas ; ce récit que vous me demandez est commencé depuis une demi-heure déjà, ne l'avez-vous pas compris ?

— Hein ? quoi ? que voulez-vous dire ? s'écria don Luis avec étonnement.

— Je veux dire, frère, que je suis le descendant direct de don Pancho de Sandoval ; grâce à Dieu ! notre famille n'est pas éteinte encore ; à présent je sais la vérité.

— Il serait possible ! s'écria le jeune homme en le regardant d'un air effaré, mais ce costume sous lequel je vous ai rencontré ?...

— Est celui que je porte habituellement, frère ; quelques mots me suffiront pour vous mettre au courant de notre lamentable histoire dont plus tard vous connaîtrez les détails.

— Oh ! je crois comprendre, votre famille est de race Incas ! parlez ! parlez !

— C'est cela même, bien qu'ils soient devenus Espagnols, nous étions toujours restés Indiens ; plusieurs nations, les Comanches entre autres, avaient conservé pour nous les vieilles traditions de respect et de vasselage qui jadis rattachaient si étroitement les Mexicains entre eux ; ma famille avait précieusement conservé ces relations ; mon aïeul don Pancho, dupe de la fourberie et du machiavélisme de don Carlos de Tordesillas et fidèle au serment fait à son père mourant, ne rêvait que vengeance ; pour mieux l'assurer, il résolut de disparaître, tous ses biens ou presque tous furent vendus, et il se retira chez les Comanches où il fut reçu les bras ouverts ; depuis cette époque, nous sommes toujours restés au milieu d'eux ; seulement tour à tour les descendants de don Pancho, sont allés étudier en Europe, afin de ne pas retomber dans la barbarie, se tenir au niveau de la civilisation du vieux monde, et pouvoir ainsi, notre vengeance définitivement accomplie, c'est-à-dire le dernier Luna de Montiel mort, reprendre dans la vie civilisée la place et le rang auxquels nous avons droit.

— Cela vous sera facile, répondit Luis avec amertume, je suis le seul maintenant !

— Ne parlez pas ainsi, frère, vous me navrez ; nous avons été bien coupables envers vous ; nous vous avons fait une rude guerre, mais, vive Dieu ! je vous le jure, moi et les miens nous réparerons dans les limites du possible le mal que nous avons fait aux vôtres et à vous ; nous vous aiderons à tirer des Tordesillas une vengeance d'autant plus éclatante qu'elle est plus juste, et que maintenant, nous les Sandoval, nous faisons la nôtre.

— Merci, mon ami, répondit-il avec tristesse, mais je vous l'ai dit, j'ai renoncé à la vengeance.

— Parce que vous êtes amoureux !

— Comment le savez-vous ? s'écria-t-il en tressaillant.

— De la belle Mercedes, continua-t-il en souriant, la fille de don Juan de Dios Suarez, le plus riche Ranchero du Presidio del Norte, où vous vous rendiez hier, quand j'ai malencontreusement interrompu votre voyage, et que vous devez épouser dans quelques jours ; vous voyez que je suis bien renseigné.

— Trop, peut-être ! fit-il en soupirant.

— Pourquoi donc cela ? puisque maintenant nous sommes frères.

— Aussi n'est-ce pas de vous dont je parle, mon ami.

— De don Lope ?

— Oui, lui aussi doit tout savoir.

— Rassurez-vous ; son ignorance est complète ; je n'ai moi-même ces renseignements que depuis deux jours ; don Lope de Tordesillas, le noble général gouverneur de l'État de Sonora, ne soupçonne pas le moins du monde que le Castillan Luis Perez, le riche « Platero » de la Plaza Mayor à Urès est son implacable ennemi don Pedro de Luna disparu depuis près de trois ans ; bannissez donc toute inquiétude, seul je possède votre secret, et il sera bien gardé.

— Merci, ami, mon amour pour Mercedes est ma vie, ma joie, mon bonheur, je mourrais s'il fallait y renoncer !

— Redevenez homme, don Luis, ce n'est pas à présent que la fortune commence à vous sourire que vous devez vous laisser

abattre ; nous sommes deux à combattre maintenant, et la guerre sera rude et implacable ; car, moi aussi, j'ai de cruelles injures à venger ; d'ailleurs vous êtes le seul protecteur de votre sœur, dona Angela et de Mercedes ! Ne l'oubliez pas ! Quant à don Lope, qui a payé mes services en essayant de me faire assassiner, car j'ai la conviction que les deux coups de feu tirés hier sur moi l'ont été par son ordre, qu'il prenne garde, l'Oiseau-de-Nuit fera quelque jour retentir à son oreille son sinistre chant ; je connais tous ses secrets aussi bien que lui, c'est sans doute pour cela qu'il a voulu se défaire de moi ; patience !

Ces dernières paroles furent prononcées avec un tel accent de haine, que don Luis Perez, si brave qu'il était, en frissonna malgré lui.

— Allons ! en route mon cousin, je vous accompagnerai jusqu'en vue de Presidio, dit en riant don Estevan.

— Oui, répondit don Luis en lui tendant la main, nous sommes cousins par le sang, mais par le cœur nous sommes frères, Estevan !

— Je n'insiste pas, répondit celui-ci en lui serrant la main ; continuez pendant quelque temps encore à me nommer don Estevan de San Lúcar, j'espère que bientôt je pourrai reprendre devant tous mon nom de don Estremo Perez de Sandoval !

— Dieu le veuille ! répondit don Luis ; cela me sera une grande joie ; partons, il est près de cinq heures.

Les deux jeunes gens s'empressèrent de mettre les harnais à leurs montures et de renfermer tout ce qu'ils avaient retiré de leurs alforjas et de leurs valises.

Ils allaient quitter la caverne, lorsqu'ils entendirent le pas éloigné d'abord d'un cheval, mais qui alla se rapprochant de plus en plus, bientôt une voix éraillée et légèrement avinée, se mêla au pas cadencé du cheval.

Cette voix chantait à tue-tête, en français, cette vieille chanson à boire dont les paroles criardes arrivèrent distinctement aux oreilles attentives des deux hommes.

Si tu n'en bois pas,
T'auras la pépie,
Et tu en feras
Uno maladie !

Et lon lon la et buyons donc !
De ce vin le meilleur du monde !
Et lon lon la et buyons donc ?
De ce vin, car il est bon ! on, on, on !

— Vive Dios ! s'écria don Estevan en riant, c'est Sidi Muley, ou le diable m'enporte !

— Qui est-ce que c'est que Sidi Muley ? demanda curieusement don Luis.

— Un Français, un drôle de corps, ancien spahis, bon à pendre et à dépendre ; malin comme un singe, mauvais comme un âne rouge, brave comme un lion, voleur comme un Allemand ; dévoué à ses heures, ivrogne à lécher la tonne de Hedelberg, toujours riant et chantant ; prenant le temps comme il vient, sans autre souci que de bien vivre ; il est venu s'échouer en ces parages, lors de l'expédition française au Mexique, à la suite de je ne sais quelle scabreuse affaire ; il faut que je lui parle, vous le verrez, c'est un type.

— Je ne demande pas mieux que de le connaître ; mais je crois que nous ferons bien d'aller à sa rencontre, il est inutile qu'il découvre cette caverne.

— Qui, quant à présent du moins, venez ; seulement surveillez Diamant.

—Soyez tranquille, Diamant est bien élevé, il ne bougera pas.

—Avez-vous remarqué que lui et moi nous sommes déjà amis ? reprit don Estevan en riant.

—Diamant est véritablement extraordinaire, il possède un flair incroyable, on dirait qu'il reconnaît mes amis du premier coup ; jamais il ne se trompe, son instinct est infalible ; aussi n'a-t-il en lui la plus entière confiance ; quand il gronde sourdement après quelqu'un je sais tout de suite que c'est un ennemi, ou tout au moins un adversaire, aussi je me tiens sur mes gardes.

— C'est surtout une sentinelle vigilante et un formidable défenseur, répondit don Estevan.

Tout en parlant ainsi les deux jeunes gens avaient quitté la grotte, en conduisant leurs chevaux par la bride, ils avaient descendu la rampe, et s'étaient mis en selle, se dirigeant du côté où la voix du spahis continuait à se faire entendre.

Le soldat avait changé d'attitude, il beuglait à tue-tête le fameux refrain de caserne :

Encore un coup d'picton
La mère Maillard,
Il n'est pas tard.
Encore un coup d'picton,
Ça nous mettra d'aplomb,
La mère Maillard
Il est minuit moins l'quart.

Et ce, avec des roulades à faire évanouir un chanteur des Bouffes.

Mais tout à coup il tressaillit et s'interrompit net, un coup de sifflet bien connu de lui, strident et prolongé, avait soudain traversé l'espace.

—Allons, bon ! s'écria-t-il en riant, tout en bourrant sa pipe qui venait de s'éteindre, en voilà une chance carabinée ! faut voir ça, ma vieille !

Il alluma sa pipe, c'est-à-dire la pince de homard qui lui en tenait lieu, fit tourner son cheval et s'engagea de nouveau dans le Chaparral, à l'extrémité duquel il était presque arrivé.

Sidi Muley, ainsi qu'il se nommait lui-même, était un grand gaillard, maigre, efflanqué, haut de cinq pieds onze pouces, taillé à coups de hache, la figure en biseau, et que l'on voyait toujours de profil, de quelque côté qu'on le regardât ; tout muscles et tout nerfs, très vigoureux et surtout très lesté et très adroite à tout ce qu'il faisait ; il pouvait avoir une quarantaine d'années.

Son costume, essentiellement débraillé et qu'il portait avec une désinvolture particulière, tenait de tous les costumes en usage dans ces régions : en partie chasseur, Indien, Ranchero et même soldat mexicain, le tout complété par des bottes neuves en assez bon état, et un képi de spahis outrageusement penché sur l'oreille droite.

Quant à ses armes, elles étaient en fort bon état et d'une propreté rare ; son cheval magnifiquement harnaché, était un superbe mustang des prairies, trapu, à l'œil de feu, aux jambes de cerf, rapide et infatigable ; Sidi Muley avait grand soin de lui ; l'homme et l'animal s'aimaient en frères.

Tout à coup le spahis vit accourir vers lui un chien gigantesque qui s'approchait en remuant la queue et poussant de petits cris joyeux.

— Oh ! le joli toutou ! s'écria gaiement le spahis en s'arrêtant, viens, mon Bellot !

Le chien posa ses pattes de devant sur la cuisse droite du soldat et se laissa caresser.

— C'est moi qui serais content, si j'pouvais me payer un caniche comme celui-là ! cristi ! quelle bobine ! reprit-il avec admiration en le flattant de son mieux.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

VI

LE PACTE DE LA MORT.

Une autre fois il se croyait vraiment sur le rempart de la Bastille, tous les obstacles étaient franchis ; il avait passé, sans être vu, à deux pas des sentinelles du jardin du gouverneur.

Il attachait solidement son échelle et se laissait glisser le long de la muraille. Il allait toucher terre, il était libre... Mais des soldats l'entouraient, il était pris.

Alors il s'éveillait en sursaut, le front mouillé d'une sueur froide...

Il n'avait même pas la ressource de son compagnon. L'impassible Italien dormait ou feignait de dormir d'un profond sommeil.

Assis tristement sur sa couchette, il attendait le jour avec une fébrile impatience ; il attendait le jour pour reprendre l'œuvre de la délivrance.

Il mangeait à peine et sans avoir la conscience de ce qu'il faisait.

— Vous vous tuez, lui disait souvent Exili ; vous vous laissez abattre, vous usez vos forces en de folles impatiences ; le moment décisif venu, votre vigueur vous trahira.

— Jamais. La fièvre ne me quittera que le jour où je serai hors d'ici.

Jadis Sainte-Croix attendait avec un certain plaisir les visites quotidiennes du guichetier apportant la pitance.

C'était pour lui comme un ressouvenir du monde dont il était depuis si longtemps séparé, un trait d'union entre la société des vivants et celle des morts.

Maintenant ces visites lui paraissaient insupportables. C'était chaque fois une demi-heure au moins de perdue.

Autrefois il aimait à faire causer le geôlier ; il le retenait le plus qu'il pouvait, il lui demandait des détails sur la Bastille, sur M. de Baisemeaux, sur les autres prisonniers. Depuis que seule la pensée de la liberté emplissait son cerveau, il feignait de dormir, pour éviter de parler ou même de répondre.

Le porte-clefs même s'était aperçu de ce changement et s'en inquiétait.

— Bien sûr, disait-il à Exili, M. le chevalier doit être malade.

— C'est l'effet de la prison, répondit l'Italien.

— Vous devez avoir raison. Il avait pourtant l'air de s'y habituer.

— Il n'en avait que l'air.

— Ah ! il a bien tort de se désoler ainsi et de se rendre malade ; ça ne l'avance à rien d'abord, ensuite il est fort ennuyé x ici.

Quo lui manque-t-il, excepté la liberté ! Rien absolument.

— Dans le fait, il ne lui manque que cela.

— Alors, quo n'en prend-t-il son parti ?

Je ne sais quelle manie ont tous nos pensionnaires de soupirer après la liberté, comme s'il n'était pas tout simple de s'en passer :

— C'est ce quo je dis au chevalier.

— Vous avez bien raison, monsieur. Qu'il demande plutôt à M. le gouverneur d'augmenter sa ration de vin, et il ne s'en nuiera plus.

— Je l'y engagerai.

— Enfin, couclunait toujours le geôlier, il est avec vous, monsieur, et c'est uno grand bonheur, car s'il était dangereusement malade, vous sauriez bien le guérir.

Le guichetier parti :

— Cet homme et son insipide bavardage me font mourir, s'écriait Sainte-Croix.

— Ce qui n'empêche, mon cher chevalier, que s'il était tant soit peu clairvoyant, il devinerait bien vite nos projets.

— Malheur à lui ! s'il en était ainsi. Je suis votre élève, Exili, et comme vous, je saurai défendre ma liberté.

Si je savais qu'un soupçon eût germé dans sa creuse cervelle, j'aurais vite, et pour toujours, fermé sa bouche indiscète.

L'œuvre avançait cependant, lentement, mais sans interruption.

Selon les calculs d'Exili, l'échelle devait être bien près d'atteindre la longueur nécessaire.

Dans toute la partie terminée, les deux prisonniers avaient, avec le plus grand soin, essayé sa solidité. Elle pouvait porter un poids dix fois plus considérable que celui de chacun d'eux.

De distance en distance, de gros nœuds avaient été placés, afin de faciliter la descente.

Enfin, deux morceaux de fer qu'ils possédaient avaient été tordus de manière à former deux crampons à toute épreuve.

Sainte-Croix et son compagnon en étaient arrivés à compter non plus les jours, mais les heures qui les séparaient de leur fuite.

Tout était convenu, décidé. Au dernier moment, ils devaient briser uno de leurs couchettes, afin de se procurer un levier pour desceller la pierre du souterrain.

Un après-midi, la veille de la nuit fixée pour leur évasion, les deux prisonniers terminaient leurs préparatifs, lorsque les verrous de la porte grinçèrent dans leur pêne.

Ils se hâtèrent de cacher tout ce qui pouvait les compromettre.

— Une visite à cette heure, murmura Sainte-Croix, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien de bon, sans doute, répondit Exili sur le même ton.

Le geôlier entra.

— Bonne et mauvaise nouvelle, messeigneurs, dit-il, bonne pour vous, monsieur-le chevalier, mauvaise pour monsieur votre ami.

— On veut nous séparer ? demanda Exili inquiet.

— Hélas ! continua le geôlier, si ce n'était que cela ! mais j'ai ordre de conduire monsieur le chevalier au greffe : ce soir il sera libre.

— Libre ! s'écria Sainte-Croix, pâle d'émotion, libre !

Puis il chancela, battit l'air de ses bras inertes, et, comme une masse, se laissa tomber sur sa couchette.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le geôlier, il se meurt. Et moi qui croyais lui faire tant de joie ; j'aurais dû prendre plus de précautions pour lui apprendre cette grande nouvelle.

Exili, courbé sous le poids d'une émotion tout autre, ne répondit pas.

— Merci, mon ami ; ce n'est rien, dit Sainte-Croix, je vais mieux ; ce n'est qu'un étourdissement déjà passé. Marchez, je vous suis.

Et il essayait de se relever.

— Quoi ! murmura Exili, pas un mot pour moi ?

Sainte-Croix ne sembla pas l'entendre.

— Je vous suis, répétait-il au guichetier ; je vous suis, sortons d'ici...

— Je vous demande pardon, monsieur, répondit le guichetier, mais il faut auparavant que j'aïlle chez un autre de mes locataires. J'ai pris sur moi de vous prévenir quelques instants plus tôt, afin de vous laisser faire vos adieux à votre ami.

— Mais vous ne tarderai pas je vous en prie, insista Sainte-Croix, on étouffe ici...

— Soyez sans inquiétude, monsieur le chevalier, je reviens.

Et le geôlier se hâta de sortir en refermant la porte.

Sainte-Croix, lui, qui paraissait avoir oublié la présence de son ami, colla son oreille à la serrure.

— Les pas s'éloignent, murmura-t-il, je les entends dans les escaliers ; ils se perdent à l'étage au-dessous. Grand Dieu ! s'il allait ne pas revenir !

— Il reviendra, soyez-en sûr, pronouça Exili d'un air sombre.

Cette voix sembla tirer le chevalier d'un songe ; il fixa celui qu'un instant avant il appelait encore son sauveur.

— Pardon, dit-il, pardon, ma joie me fait honte, Exili ; mais je n'ai pas été maître de moi. Songez donc que je m'attendais si peu à cet événement. Dire quo je vais être libre !

— Oui, et votre liberté me condamne désormais à une éternelle prison. Vous l'avez oublié.

— Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit, mon ami, pardonnez-moi, mais croyez-bien...

— Comment ne vous pardonnerais-je pas ? reprit Exili en se contrainant visiblement ; votre égoïsme est si naturel. C'est celui des gens heureux.

Pour vous, les portes s'ouvrent, que vous importe celui qui reste ?...

— Oh ! vous êtes cruel.

— Non, mais je connais les hommes pour les avoir pratiqués. Je ne me plains même pas du sort qui m'attend.

— Mais vous exagérez votre malheur. Tout est prêt pour votre évasion. Je devais vous aider, un autre vous aidera ; vous ne tarderez pas, sans aucun doute, à avoir un autre compagnon.

— Je n'en ai que trop eu déjà.

Sainte-Croix eut un moment d'impatience presque aussitôt comprimé, mais Exili l'aperçut.

— Je comprends, continua-t-il, l'ennui que je vous cause.

— Mon ami, dit le chevalier, vous savez bien avec quel dévouement je vous aime ; mais que puis-je pour vous ? Une fois dehors, intriguer pour vous faire sortir ?

— C'est inutile.

— Eh bien ! alors ?

— Ecoutez-moi et ne perdons pas en vains propos le peu de répit que nous donne le geôlier. Vous pouvez tout pour moi.

— Vous exagérez, sans doute.

— Non, mais soyez sans inquiétude, ce quo j vous demande ne vous compromettra pas.

— Quoi ! vous penseriez ..

— Que vous ne voudriez rien faire qui pût vous ramener ici, certainement, et c'est fort naturel.

Sainte-Croix voulut protester, l'Italien lui coupa la parole.

— Hâtons nous, dit-il, de cette voix dure et brève que le danger et une grande détermination prise donnent aux hommes les plus forts.

Hâtons-nous, et retenez bien ce que je vais vous dire. Je suis las de la Bastille, votre départ me fera trouvé la prison cent fois plus horrible.

Je ne saurais me résoudre à y rester encore, et je ne veux pas, je ne puis pas attendre un compagnon.

Demain je serai libre ou mort.

En prononçant ces paroles, l'Italien fixait sur Sainte-Croix ses yeux ardents, comme s'il eût voulu découvrir au fond de sa poitrine ses plus secrètes pensées.

— Vous connaissez mes poisons, reprit-il enfin, avez-vous gardé le souvenir de celui que nous expérimentâmes ensemble sur notre malheureux porte-clefs ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce soir même, c'est sur moi que je ferai l'expérience.

— Vous empoisonner ! Exili, y pensez-vous ?

— C'est le seul moyen.

Ce poison, vous le savez, est le plus puissant des narcotiques ; ne vous l'ai-je pas expliqué ? Grâce à lui, je puis, pendant plus de vingt quatre heures, arrêter sans danger mon existence. Ce soir donc on constatera ma mort...

— En quoi cela vous servira-t-il pour recouvrer votre liberté ? Mon ami, votre douleur vous égare.

— Demain, deux guichetiers porteront mon cadavre au cimetière, sans plus de façons.

Le corps d'un prisonnier depuis longtemps oublié ne s'enterre pas à une grande profondeur ; on creuse tant bien que mal un trou, on y jette le corps, et par-dessus on laisse tomber quelques pelletées de terre.

Puis, les geôliers s'en vont boire un coup au cabaret et tout est dit.

— Vous êtes sûr que c'est ainsi que cela se pratique ?

— Notre guichetier me l'a dit cent fois. Maintenant, si là, au cimetière, se trouvait à propos un homme, un ami, possesseur de ce breuvage dont quelques gouttes ont rendu la vie au porte-clefs, que vous croyiez mort, qu'arriverait-il ?

— Ah ! s'écria Sainte-Croix, je tremble de vous comprendre.

— Cet ami déblairait bien vite la fosse, déchirerait le sac renfermant mon cadavre, et, faisant glisser dans ma gorge quelques gouttes de la liqueur bénie, me rendrait à l'existence.

— Mais c'est un moyen terrible, effroyable.

— C'est le seul, et je veux être libre. Maintenant, chevalier, vous plairait-il d'être cet ami ?

— Non, jamais, jamais. Permettre à l'homme que j'aime le mieux au monde de risquer ainsi sa vie est au-dessus de mes forces. Je refuse.

— Soit. Personne alors ne viendra interroger ma fosse, peu importe. Mon corps ne sera plus à la Bastille demain.

— Maître, je vous obéirai, dit Sainte-Croix, agité d'une émotion terrible je serai au cimetière demain.

— Et je ne manquerai pas au rendez-vous, chevalier ; mais, sur toutes choses, hâtez-vous, aussitôt que les fossoyeurs se seront retirés, et souvenez-vous de la façon dont j'ai administré le contre-poison au guichetier.

Il remit alors à son compagnon une petite fiole qu'il était allé prendre dans la cachette aux poisons.

— Voici ma vie, lui dit Exili d'un ton solennel en fixant sur lui ses yeux ardents ; ma vie est désormais entre vos mains. Pour tous, ce soir, Exili aura cessé de vivre.

L'Italien achevait de donner à son élève ses suprêmes instructions lorsque rentra le guichetier.

— Êtes-vous prêt, monsieur le chevalier ? demanda cet homme.

Sainte-Croix se jeta dans les bras d'Exili :

— Adieu, mon maître, adieu, mon ami, lui dit-il. Puis, tout bas : A demain ! ajouta-t-il.

— A demain ! murmura l'Italien.

Et la porte se reforma avec son bruit lugubre de serrures et de verrous.

Resté seul, le terrible alchimiste se promena longtemps avec une terrible agitation dans son cachot. Son exaltation était tombée.

Seul, désormais face à face avec lui-même, face à face avec la mort, il ne cherchait plus à composer son visage, et les angoisses épouvantables qui l'agitaient auraient pu se lire sur sa figure d'ordinaire si impassible.

De temps à autre des mots entrecoupés lui échappaient.

— C'est folie, disait-il de tenter une si dangereuse aventure. C'est défier Dieu que de défier ainsi la mort.

Et il reprenait sa promenade insensée.

— Eh ! qu'importe, reprenait-il encore. Ne vaut-il pas mieux une mort violente et rapide qu'une longue agonie ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

INFORMATIONS

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Afin de leur permettre de se faire une idée de nos ouvrages, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

AUX MAITRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES EDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER. STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents; 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boîte 1888, B. de P.^e Montréal.

4, Rue St. Jacques